

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

4 MAI AU 17 MAI 1978

8^e ANNÉE — N° 270 — 4,00 F

mai 68-mai 78

changée la vie ?



LA NOUVELLE ACTION FRANÇAISE — 17, RUE DES PETITS-CHAMPS - 75001 PARIS

la presse au crible

"mais qu'est-ce qu'elles veulent?"

Le 21 avril, une trentaine de militantes de « S.O.S. Femmes-Alternatives » ont occupé les locaux de PARIS-MATCH pour exiger que soit publiée la réponse des femmes battues à un article de Jean Cau.

Ainsi se poursuit une lutte recommencée il y a bientôt dix ans, qui a eu le mérite de poser de vraies questions et de dénoncer nombre de scandales. Une presse s'est créée, pour exprimer ces luttes - ou les récupérer habilement. Journaux de femmes, et non plus journaux pour femmes, où elles disent leurs colères et leurs rêves. Leurs doutes aussi...

C'est qu'aujourd'hui, à part Jean Cau et quelques personnages du même acabit, tout le monde est féministe comme le remarque Evelyne dans HISTOIRES D'ELLES (n° 3) :

Féministe, qui de nos jours, ne l'est pas? Féministe, Giscard qui met six femmes dans son gouvernement. Oui, six, vous avez bien entendu, un record mondial paraît-il, on se sent fière d'être française! Six femmes ministres ou secrétaires d'Etat que le monde entier nous envie! Féministes, les journaux comme le Matin qui confie à des spécialistes mâles de la politique le soin de commenter longuement ce remaniement ministériel, preuve qu'ils considèrent l'événement comme capital. Féministe, le Parti communiste qui fixe à 20 %, pas moins, le taux de féminisation de ses listes électorales. Féministes enfin, les capitalistes du groupe de presse Expansion qui lance à grands fracas un magazine à l'américaine dont ils ne craignent pas de confier les rênes rien qu'à des femmes. Pour la classe capitaliste et pour la classe politique, le féminisme est devenu un produit promotionnel, qui se vend bien et qui fait vendre.

C'est vrai. F —MAGAZINE, dirigé par Claude Servan-Schreiber, c'est Fric-Magazine : publicités pour Fiat et la B.N.P., articles stéréotypés, c'est nul mais ça rapporte.

Même impression de vide dans CHOISIR, le mensuel de Gisèle Halimi. C'est aussi sinistre qu'un bulletin du Parti communiste :

baratin, autosatisfaction, et encore et encore des photos de Gisèle. Gisèle un verre à la main, Gisèle au micro, Gisèle qui danse. Et Gisèle qui compte ses voix, interminablement : dix pages sur vingt quatre sont consacrées à la campagne électorale de « Choisir » A quoi rime ce féminisme qui reproduit le sempiternel discours politicien? Ce « maternalisme » sagement progressiste est exaspérant : son côté « dames d'œuvres » sans doute. Des dames bien installées dans la société, qui jouent les émancipées...

Mais justement, écrit Florence Dupont dans DES FEMMES EN MOUVEMENT :

L'émancipation mène les émancipés d'esclavage en esclavage et bien souvent la libération se réduit à une émancipation, c'est-à-dire à la destruction des vieilles lois. Car la société capitaliste qui se nomme elle-même libérale, est la grande machine à libérer pour asservir. Le capitalisme est ironique. Le travail libérerait les femmes? Depuis quand se vendre serait-il un moyen de se libérer? Libres, toujours plus libres de consommer, libres de travailler, voici les peuples « libérés » du Tiers-Monde, voici les nomades sédentarisés, voici bientôt les femmes!

Les femmes écologistes ne veulent pas devenir des femmes émancipées. Car tout le mouvement écologiste affirme qu'une véritable libération ne consiste pas à supprimer toutes règles, toutes lois, tout cadre culturel mais au contraire à en retrouver. Non pas pour reconstituer un univers perdu, patriarcal et agricole mais pour construire une société politiquement libre, c'est-à-dire autogérée, décentralisée, en même temps que culturellement structurée, c'est-à-dire multipliant les formes de vie sans qu'aucune ne soit dominante. Egalité politique, pluralité culturelle, l'inverse du monde actuel.

Ce pluralisme, il faut évidemment le souhaiter. Même si, aujourd'hui, tout semble aller dans le sens de l'uniformité. Evelyne Le Garrec le dit dans un remarquable article D'HISTOIRES D'ELLES (n° 5) : la gauche a perdu, les femmes pleurent Claude François, et les bourgeoises font de l'écologie.

Rien ne se passe. Aujourd'hui est comme hier. Et c'est à pleurer de rage. La même semaine se tenait à la Bastille le salon « Marjolaine », agriculture biologique, nature et progrès, une âme saine dans un corps sain. Le « pied écologique » vend des sabots fantaisie aux Parisiennes qui peuvent aussi jouer à Marie-Antoinette à Trianon en se payant une authentique cape de berger des Pyrénées pour la bagatelle de 590 F. Ma chère c'est d'un chic, et tellement naturel! Les frustrées de Bretecher apprennent à pétrir leur pain à la main et à transformer leurs ordures ménagères en compost pour les plantes vertes de leur balcon.

Et nous là-dedans? Où on est? Qu'est-ce qu'on fait? Le féminisme ne répond plus. Les petites filles et leurs mamans se roulent par terre devant la maison de Claude François. On dit que deux femmes ont voulu se jeter dans la Seine. Nous, on parle, on discute, on débat, on écrit, on est au chaud entre nous. Envie de violence. Casser, détruire, briser l'ordre des choses, ne serait-ce qu'une minute, le temps d'un geste. Jeter une pierre dans ce marécage stagnant. Et puis, non. Marre surtout.

Marre, oui. Pourtant, dit Evelyne (HISTOIRES D'ELLES n° 3) :

Restent nos rencontres entre femmes, nos découvertes, notre désir et notre plaisir à faire des choses ensemble, que personne ne pourra vraiment récupérer... Nous... ben, nous on cherche. C'est difficile de dire quoi avant d'avoir trouvé! On cherche quelque chose qui ne soit pas la continuation de ce qui existe, ni la révolution dont les lendemains pleurent toujours, ni un socialisme dont on commence à bien connaître la réalité.

Les autres ont l'air de croire que le « féminisme » actuel est un aboutissement. Nous, on est juste au point de départ de quelque chose qui commence.

Les femmes aussi attendent autre chose.

Jacques BLANGY

repères

Ce numéro — calendrier oblige — ne pouvait manquer de s'attarder longuement — avec une interview d'Edgar Morin et les Idées de Gérard Leclerc — sur mai 1968. Mais par simple désir de commémoration ou pis encore de nostalgie d'anciens combattants? Bien plutôt parce que les problèmes évoqués et hurlés en mai 1968 ne sont pas résolus en mai 1978. Quelle espérance offre une société qui parle d'assassiner ses malades incurables (Gérard Leclerc en Nation Française) a déjà perpétré plus qu'à moitié le meurtre de la Méditerranée (article de Michel Fontaurelle) et se montre impitoyable aux faibles à l'heure où le plan Barre III s'apprête à instaurer dans la vie économique un libéralisme sauvage (article de Bertrand La Richardais)? Comment s'étonner dès lors que les contestations marginales telle la contestation féministe (notre Presse au crible) s'enflent et s'enveniment. Et le constat global de faillite que dresse en éditorial Bertrand Renouvin ne concerne pas seulement la France. D'Argentine en U.R.S.S. (article d'Hubert Bocquillon et Bénédicte Heliez) la dignité de la personne est quasi universellement bafouée. En France du moins avons-nous un recours en la personne d'un Prince, prêt à renouveler le travail de rassemblement national que réalisa, entre autre avec tant de succès, un de ses ancêtres, Louis XI, l'universelle araigne (article de Paul Maison-blanche).

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris

Téléphone : 742-21-93

— Abonnements :

3 mois : 30 F

6 mois : 50 F

1 an : 90 F

soutien : à partir de 150 F
C.C.P. Royaliste 18 104 06 N
Paris

— Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais

— Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal

— Directeur de la publication : Yvan AUMONT

— Imprimé en France - diffusion N.M.P.P.

N° Commission paritaire : 51700

la grande purge.

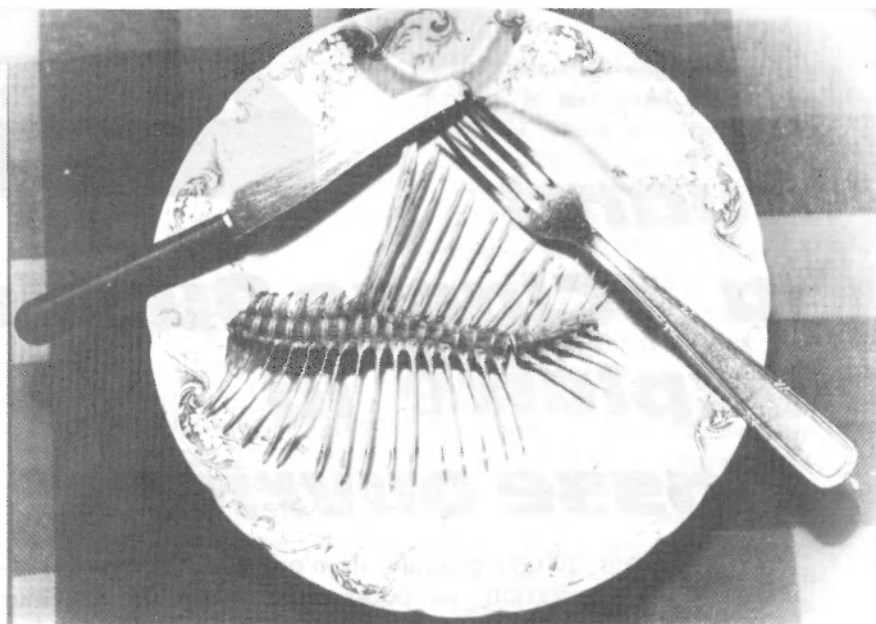
On a donc vu, à l'Assemblée Nationale, un Raymond Barre plus sûr de lui que jamais, un Michel Debré, faire son habituel numéro, une gauche bégayer son opposition molle. Rien de changé ? Si. Nous savons que désormais ce sera pire encore.

Avec trois années devant lui, le « libéralisme avancé » va pouvoir faire la preuve de toute sa malfaisance. Et personne ne hurle. Ni les partis, ni les syndicats. Décidément, il faudra se passer d'eux, si nous ne voulons pas subir encore dix années de giscardisme.

Que nous annonce en effet le professeur Barre ? A première vue, des choses bien agréables : « rétablissement durable des grands équilibres », renforcement de l'appareil de production, politique d'aménagement du territoire, participation... J'en passe et j'en oublie.

Mais ces belles promesses cachent une politique particulièrement inquiétante qui se résume en une formule : on va purger. Qu'est-ce que cela signifie ?

— D'abord que les prix vont augmenter considérablement. Déjà l'indice de mars (sans doute 1 % d'inflation) montre que les bons résultats publiés avant les élections étaient illusoires. Et ce n'est pas fini. Le « meilleur économiste de France » a annoncé le relèvement des tarifs publics (8 ou 11 % pour l'EDF, 15 % pour la SNCF - voyageurs, 20 % pour les PTT, 10 % pour la RATP etc...) et un retour progressif à la liberté des prix dans le secteur privé. Donc ça va flamber ! Mais il paraît qu'il faut d'abord « purger » l'économie de tous ses éléments inflationnistes avant que la concurrence ne vienne limiter spontanément la hausse des prix. C'est la vieille théorie libérale, qui méconnaît les facteurs structurels et psychologiques de l'inflation. C'est délirant.



— Après la purge, une bonne saignée. Car la concurrence doit devenir la « loi fondamentale ». Cela signifie que l'Etat « laissera tomber le bois mort » comme l'a dit cyniquement Barre à l'Expansion, par exemple en liquidant la construction navale et en réduisant la production d'acier. On achètera donc à l'étranger les biens dont la fabrication n'est pas « rentable », ce qui traduit une conception pour le moins curieuse de la lutte contre le chômage. Car la fermeture des chantiers navals priverait 70000 personnes de leur emploi, et la réduction de la production d'acier entraînerait 25000 suppressions supplémentaires de postes. Bien

sûr, aucune activité de remplacement n'est prévue.

Comme le taux de chômage s'est encore accru en mars (ce qui fait une hausse de 5,2 % en un an), comme, toujours en mars, le nombre de faillites a augmenté de 21 %, on n'ose pas imaginer les conséquences de la saignée prescrite par le professeur Barre. Comment oser parler, ensuite, d'une politique sociale ? Sa négation est inscrite dans les projets gouvernementaux. Ainsi la France va faire l'expérience du libéralisme avancé. Elle mettra du temps à s'en relever.

B. LA RICHARDAIS

légiférer la mort ?

Il faut réellement changer et la vie et la mort. Mais pas en adoptant la position de Gribouille de M. Caillavet.

M. le sénateur Henri Caillavet se veut humaniste-agissant pour « rendre cette société plus fraternelle, plus solidaire » (déclaration au *Nouvel Observateur*). Ayant définitivement tourné la page de la mort de Dieu (« qu'il n'a jamais rencontré »), il entend s'attaquer aux derniers tabous de notre civilisation. En premier lieu, la mort. La proposition de loi sur le droit de bien mourir dont il est l'auteur, ne provoque à l'entendre, tant de réactions, que parce qu'ainsi les gens trahissent leur peur devant l'inconnu, l'innommable. M. le sénateur lui connaît. Il n'a pas peur de nommer le néant. Le voilà donc libéré, voulant libérer les autres.

Seulement on a beau avoir les meilleures convictions positivistes, Gribouille sans peur et sans angoisse n'en reste pas moins Gribouille.

La loi - toute la presse en a parlé - permettrait à un citoyen de signer un texte en présence de deux témoins où il affirme vouloir s'épargner l'acharnement thérapeutique en cas de maladie incurable ou d'accident mortel. Dès lors trois médecins devraient se prononcer sur l'incurabilité, et le patient être acheminé vers la mort.

On a déjà fait à ce projet des objections déterminantes. On peut les résumer ainsi,

1) Signer à un moment x, c'est ne pas tenir compte du moment y où s'affirmerait un acharnement à vivre malgré la souffrance,

2) la décision finale revient toujours aux médecins d'autant plus que les critères d'incurabilité n'ont rien d'évident,

3) Existence des moyens médicaux pour soulager la souffrance qui ne s'identifient pas à la pratique de l'euthanasie. De même l'acharnement thérapeutique n'est défendu par aucun défenseur sensé du droit à la vie. Celui-ci n'en veut qu'à l'euthanasie active dont le sénateur Caillavet se fait indirectement l'avocat.

C'est bien là le danger essentiel. S'il est difficile dans le concret de faire la distinction entre euthanasie passive et euthanasie active, il importe de la maintenir. René Simon le note fort justement dans *Le Monde* : « Elle trace théoriquement deux types de comportements possibles et constitue une mise en garde contre les facilités d'une pratique qui disposerait, fût-ce avec son accord, de la vie d'un individu ». Abolie, elle permet que s'es-tompe la primauté de la vie.

Henri Caillavet justifie l'euthanasie active. En ce sens, son projet doit être dénoncé.

Par ailleurs le sénateur dans son progressisme éclairé ne fait que choisir la « barbarie à visage humain ». Il ne fait que se conformer au totalitarisme du système industriel. Si Illich a quelque raison de dénoncer le pouvoir médical (et Philippe Ariès a dénoncé lui aussi la médicalisation à outrance de la mort) la proposition Caillavet ne peut que renforcer la puissance du système médical. Donner un blanc seing ce n'est pas limiter la volonté du médecin, c'est supprimer le dernier obstacle moral à cette volonté.

C'est aussi poursuivre une entreprise étatique d'hyperlégislation. La vie entière enserrée, corsetée par un tissu de plus en plus dense de dispositions législatives.

Le progressisme humaniste c'est donc cela. Si réellement il faut changer et la vie et la mort, cela se fera contre lui.

G.L.

quand la "Classe Ouvrière" exploite la classe ouvrière

Ils ne sont qu'une poignée, ils n'ont aucun moyen. D'arrestation en arrestation, ils poursuivent inlassablement leur lutte avec un acharnement tel qu'ils vont jusqu'à interférer dans les relations internationales. Les contestataires de l'Est sont décidément des empêcheurs de tourner en rond... Ne viennent-ils pas d'ébranler sérieusement la traditionnelle unité du syndicalisme mondial ?

Trahis par les diplomates à la Conférence de Belgrade, les contestataires des pays de l'Est n'ont pas dit leur dernier mot : le 26 janvier dernier se créait à Moscou, à l'initiative d'un mineur de Donbass, un « Syndicat libre de travailleurs » dont l'existence pourrait être lourde de conséquences. Vladimir Klebanov est aujourd'hui dans une prison psychiatrique, plusieurs membres du groupe ont été également arrêtés, mais l'appel qu'ils ont adressé à l'Organisation Internationale du Travail et aux syndicats occidentaux est arrivé à destination. « Nous, disait cet appel, *chômeurs soviétiques venus à Moscou de différentes villes et Républiques du pays, sommes obligés de solliciter, au moyen de cet appel, une aide morale et matérielle par l'intermédiaire de la presse des pays occidentaux. Aucune autre possibilité ne nous est offerte. Nous avons tous été licenciés pour avoir dénoncé des abus, ou pour avoir prononcé des critiques à l'égard des dirigeants des entreprises où nous travaillions (dilatation de biens matériels, corruption, fausses déclarations, insécurité grave des conditions de travail, enfreintes grossières à la législation du travail, etc.). Nous sommes tous des gens d'âge moyen, de 35 à 45 ans, ayant chacun dix années au moins d'activité professionnelle à notre actif. Nous sommes privés de travail depuis un à cinq ans selon les cas...*

D'un côté le Parti et le Gouvernement en appellent aux citoyens soviétiques pour qu'ils remettent de l'ordre là où il en manque chez nous, d'autre part les organes du Pouvoir s'en prennent avec la plus grande dureté à ceux précisément qui observent scrupuleusement la légalité et agissent conformément aux

intérêts de la production, en suivant les appels de la propagande. Tous nos efforts pour obtenir justice auprès des organes du Pouvoir ont été vains.

Nous avons décidé par conséquent d'organiser notre syndicat véritablement indépendant, pour avoir officiellement et juridiquement le droit de défendre nos droits et nos intérêts, d'y enrôler tous ceux qui le souhaitent,



Scène de rue à Moscou...

ceux dont les droits sont bafoués de manière injustifiée afin de lutter ensemble pour nos droits, garantis dans la nouvelle Constitution d'U.R.S.S.

Nous estimons que c'est seulement en unissant nos efforts, en nous appuyant sur l'opinion publique des travailleurs de tous les pays, que nous pourrions contraindre nos dirigeants à respecter les droits des simples travailleurs... »

Les organisations syndicales pouvaient difficilement ignorer un tel appel, répercuté en France

par l'ouvrier soviétique en exil Victor Feinberg, le roumain Parasciv, le tchèque Lestinsky et le polonais Smolar : C.G.T., C.F.D.T F.O., F.E.N. : personne n'a osé décliner leur invitation à une conférence de presse au moment où s'ouvrait le 9^e congrès de la Fédération Syndicale Mondiale.

Aujourd'hui, après la C.G.I.L. italienne, c'est la C.G.T. qui prend ses distances vis-à-vis de la F.S.M. : la centrale française, membre fondateur et qui fournissait le secrétaire de l'organisation depuis sa création en 1947, a retiré cette fois sa candidature. 90 % des mandats sont entre les mains des syndicats soviétiques et des autres pays de l'Est : la C.G.T. pouvait difficilement cautionner la politique de la Fédération sans risquer de perdre toute crédibilité auprès de sa base. Georges

Séguy a été clair : il y a trop de divergences entre la C.G.T. et la politique préconisée par la F.S.M. Au cœur du débat, la question des droits de l'homme dans les pays socialistes.

Là où les diplomates ont échoué - à savoir l'exigence du respect des principes d'Helsinki - réussira peut-être la pression de la base sur les organisations syndicales et l'acharnement d'une poignée de marginaux actuellement sous les barreaux.

Bénédicte HÉLIEZ

la coupe déborde

« On a gagné » hurlaient de joie des milliers de supporters français lors de la qualification de l'équipe de France pour la coupe du monde. En cette soirée de novembre 77 on était fier d'être français. Est-ce si sûr maintenant ? Tout irait pour le mieux si la Coupe du Monde n'était organisée en Argentine par une junte soucieuse à cette occasion de réhausser son image ternie par ses constantes atteintes aux droits de l'homme.

Selon un rapport d'Amnesty International depuis plus de deux ans au moins 8000 personnes ont été emprisonnées le plus souvent sans aucune procédure judiciaire et 15000 ont « disparu » après être passées pour certaines d'entre-elles par l'Ecole de mécanique de la marine de Buenos-Aires véritable centre de torture, situé à 800 mètres du Stade où doivent se dérouler plusieurs matchs de la Coupe du Monde.

Mais il y a plus et qui nous concerne. La mer vient de rendre récemment au rivage les cadavres des deux religieuses françaises enlevées et assassinées selon toute vraisemblance par un groupe parallèle de la police d'Argentine.

Interrogé sur cette affaire, le général en chef Videla a répondu avec un cynisme qui n'a d'égale que l'impuissance du gouvernement français que « les religieuses ne se trouvaient pas aux mains des forces légales ».

Dans ces conditions il s'agit comme le dit Clavel(1) de notre honneur, de l'honneur de la France. Nous ne devons pas recommencer en Argentine les Jeux Olympiques de 1936 à Berlin qui servirent de caution au régime hitlérien. Certains diront que le sport devrait rester en dehors de la politique, mais comment ne pas ressentir l'absurdité de jouer sous les applaudissements de Videla et ses généraux tandis que l'on torture non loin de là. Aussi la NAF ne peut que se joindre à la campagne de boycott de la Coupe du Monde en Argentine comme elle se joindra à celle des Jeux Olympiques de Moscou en 1980 car il y va de notre liberté.

Hubert BOCQUILLON

(1) Le Monde 19 avril.



par
gérard
leclerc

changée la vie ?

Interroger Mai 68 comme un sphinx, nous dit Edgar Morin. Nous aborderons donc les difficiles énigmes, celles qui depuis dix ans auraient dû nous tarauder, nous travailler. Par-dessus, nous préférons habituellement les caresser comme de doux rêves, les rêver dans des sourires nirvaniques. Et Mai dans sa gracieuse candeur ne fait que trop s'y prêter. Chant de flûte indienne baignant dans la prairie une communauté radieuse. Flower power... Le sourire s'est figé, la joie a fondu avec la grimace punk, la grimace s'est faite féroce avec les brigades rouges. C'est alors vraiment que l'énigme nous taraude à nous faire mal et crier. Que voulons-nous, qu'aimons-nous, aimons-nous vraiment ce que nous aimons ?

Si j'avais osé, si j'étais « libéré », je n'aurais pas fait de papier mais un poème. Comme Guégan dans son *Oui Mai*. Je n'en ai ni le talent ni la force. Alors tant pis pour le trop possible didactisme et le moralisme. Tentons d'expliquer l'impossible et de faire de la prose. Un point de départ : « *Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui* ». (Vaneigem dans son *Traité*). Pour comprendre cela il faut avoir vécu dans un village de la plus pauvre savane africaine, avoir entendu la rumeur du soir comme un essaim de bruits colorés, les cabarets à dollo pleins de cris, ici et là les tam-tams et les histoires des griots. Comparé au vide angoissant de nos cités bétonnées, le village où la faim rode est un chant. Même la mort y est une fête, une métamorphose, un prodigieux événement qui retentit dans le cosmos et le monde des esprits.

Ne pas vouloir, refuser, crier, manifester, est une chose. Changer en est une autre, d'une difficulté singulière et décourageante. Malgré le mouvement écologiste, comment renouer le pacte animiste avec la nature où toute source est un dieu ? Comment retrouver la gratuité de l'échange quand tout objet est marchandise et que les derniers refuges qui échappaient au marché se sont dissous ? Impossible de renouer avec la spontanéité primitive, à moins de s'exiler, partir en pèlerinage tant qu'il restera une Asie un peu intacte.

Mai 68 voulut tenter l'impossible. Ce fut même son réalisme. Il ne pouvait le faire que par la seule voie de la rébellion, une explosion de subjectivité. Surréalistes et situationnistes, en ce sens, étaient les vrais précurseurs. Mais qui vous dit que leur quête fut tendre ? On savait que le royaume appartenait aux violents et quelqu'un nous a asséné qu'il fallait être dur. Quand Vaneigem, déjà cité, vous explique qu'il faut des maîtres sans esclaves, on pressent que cette subjectivité déchaînée trouvant Nietzsche lui-même par trop empoisonné de christianisme, rage déjà d'impuissance et que demain il pourrait bien y avoir des cadavres.

L'IMPOSSIBLE INNOCENCE

L'interminable discours sur le désir qui a suivi 68 est symbolique de cette force, cette volonté de libération qui se déchaîne sans objet, s'autoflagelle pour ne pas défaillir. Inconsommabilité du mariage : l'épouse est un pur phantasme. L'épouse infernale, c'est l'innocence, l'introuvable. Mai conformément au vœu des situationnistes s'est voulu jeu, gratuité pure, paradis sans peur ; sans père sadique et sans justicier. Pourquoi un justicier dans un jardin où le péché d'origine ne fut pas accompli ? N'anticipons pas, répondront certains : la société bourgeoise, marchande et répressive n'est pas crevée, cette charogne. Après l'enterrement, vous verrez comme ce sera beau. Inouï ? Relisez toujours la bible Vaneigem : « *Trois mille ans d'enténébrement ne résisteront pas à dix jours de violence révolutionnaire. La reconstruction sociale va pareillement reconstruire l'inconscient collectif de tous* ». Reste à savoir si cette violence ne ressemblera pas à celle des brigades rouges. Ils vous font trembler les bons apôtres de la libération, du refus des systèmes quand ils vous développent leur pensée plus systématique encore que celle qu'ils viennent d'anathémiser.

La quête de l'innocence par sa charge d'absolu est forcément tragique. Nul jeu n'est innocent. Il faudrait ici citer le beau poème de Rilke dans les sonnets à Orphée que Bou-tang dans son commentaire du *Banquet* oppose aux discoureurs de la permissivité. « *Au cœur pur, haut et grand, ouvert comme un portail, autre il serait entré le dieu de douceur vraie. En puissance, il viendrait, absorbant tout à soi le rayonnant...* » C'est un bien trop grand jeu que celui de l'innocence pour être galvaudé comme le jouet dont demain l'enfant ne voudra plus... C'est un jeu trop terrible où les faux archanges se brûleront les ailes.

OUI, CHANGER LA VIE

Je vois trop ce que les conservateurs de la société d'usure vont trouver pour conforter leur bonne conscience dans cette interpellation. — Mais oui, mon cher, les jeunes ont raison de rêver, c'est de leur âge. Poésie ou religion, il en faut. Mais les affaires sont les affaires. Et la politique n'a rien à voir là-dedans. — Tout beau ! A force d'avoir tout dévalué, messieurs les manipulateurs, vous avez très exactement répondu à votre mot d'ordre secret, naguère révélé par Charles Péguy : ne pas croire ce que l'on croit. Vous ne savez même plus à quoi servent vos investissements ! Ne soyez pas étonnés que les jeunes ne croient plus à votre morale, qu'ils se moquent de vos convenances, qu'ils fassent des pieds de nez à vos bienséances. Ils vont se casser la figure ? Peut-être et même sans doute. Au moins, ils n'auront pas fait semblant, ils auront su rester vrais. Et s'ils se retrouvent écrasés au sol, anéantis pour avoir voulu voler trop haut, ce sera aussi votre faute. Vous leur avez fait de la vie une si sinistre comédie, qu'ils n'en ont pas voulue.

Mai 68 était donc nécessaire. Clavel l'a dit et redit, il fallait que la chappe d'insignifiance, de néant de la société industrielle soit sismiquement secouée. C'est fait mais pas encore suffisamment. Il est trop évident que la vie n'a pas changé. On peut reconnaître avec Edgar Morin, des changements sociologiques, l'intervention de nouveaux facteurs sociaux. Je ne pense pas que cela aille au-delà d'une adaptation économique. La promotion de la femme n'est jamais que l'expression d'une mutation des rapports économiques où le sexe dit faible est entré dans le monde des échanges marchands, tandis que la vie au foyer le retranchait dans une gratuité pré-capitaliste.

La vie n'est pas changée. Ce qui a changé en revanche c'est la conscience de la plupart des meneurs de mai 68. J'en vois un exemple tout à fait essentiel dans le témoignage de Jean-Pierre Le Dantec, l'ancien Directeur de la Cause du Peuple : « *il faut oser ne pas se voiler la face, ne point s'aveugler d'illusions : énoncer la loi, c'est au sens strict, annoncer l'homme. Je veux dire que ce qui retranche l'Humanité des espèces animales, c'est précisément le refus d'accepter l'ordre naturel du monde, les principes évolutionnistes qui régissent le règne animal, bref cette règle implacable qui voue à la liquidation les faibles, les infirmes, les inadaptés... Refus qui ne peut prendre appui que sur une loi d'essence supérieure appelée à protéger, par le caractère sacré qu'elle lui attribue, chaque être humain de la rigueur de son éco-système : l'homme n'est que du droit qui lui est reconnu d'être homme, ce qui renvoie à une transcendance à laquelle l'esclave na point part* » (1). Voilà qui nous met très loin du marxisme idiot, et même du situationnisme. La question est de savoir désormais si nous saurons secouer l'entropie naturelle de la société bétifiante, pour affirmer cette transcendance. Alors ce devra être du sérieux, non pas une bacchanale, mais une délivrance.

Gérard LECLERC

(1) *Les dangers du soleil* - Presses d'aujourd'hui.

exclusif

mai 68

entretien avec edgar morin

Voilà plus de dix ans que je lis Edgar Morin. C'est sûrement lui qui m'a le mieux appris que la sociologie pouvait être non seulement accordée à la passion de la vie mais qu'elle participait à l'aventure humaine en déchiffrant ses signes, en parcourant les chemins du connaître. Tel je l'imaginai en lisant ses livres, tel je l'ai retrouvé chez lui pour évoquer Mai 1968 et sa signification profonde. Avant tout soucieux de s'accorder à la vie, déjouant les pièges de la rationalisation, il a réfléchi tout haut devant moi en un long discours polyphonique. Je l'ai à peine interrompu pour le relancer dans des domaines que je souhaitais qu'il explore. Mieux vaut donc pour le lecteur l'entendre dans le jaillissement de son verbe.

Beaucoup de nacistes connaissent déjà l'œuvre d'Edgar Morin. Nos nouveaux lecteurs se reporteront utilement à la bibliographie que nous publions. Nous leur conseillons de commencer par Autocritique qui constitue un témoignage exceptionnel sur les rapports des intellectuels français avec le marxisme et le Parti communiste. Le Journal de Californie illustrera des aspects essentiels de l'entretien que nous accordons aujourd'hui Edgar Morin.

N.B. : Les intertitres sont de la rédaction de Royaliste.

G.L.

**Mai 1968 - Mai 1978. On va
« commémorer ». Ce n'est pas ainsi
qu'Edgar Morin entend penser l'évé-
nement.**

Dans commémorer, il y a une idée importante, c'est se souvenir. La mémoire comme toujours, est floue, trahit, transmute. D'autant plus que la nature de l'événement n'est pas la même pour tout le monde. Pourquoi? Mai 68 fut une chose très claire comme rupture. L'explosion a duré à peu près un mois. Tout ce qui fonctionnait normalement, légalement, institutionnellement s'est brusquement mis entre parenthèses. Tout ce qui ne parlait pas s'est mis à parler. Il y a eu alors une dimension de fête, de suspension de tous les pouvoirs, de parole, de jeu, de joie. Pourtant il y avait eu en même temps un aspect de lutte, de conflit. Et pour l'ensemble des éléments catalyseurs. Ce qui est frappant c'est que le mouvement a été donné à la périphérie, dans une université de banlieue. Au départ, le 22 mars, c'était quelques dizaines d'individus. Par toute une série de processus en chaîne, le mouvement s'accroît. C'est ce qu'on appelle une **rétroaction positive**, c'est-à-dire une déviance qui s'accroît d'elle-même sur un terrain favorable. Le gauchisme qui n'était qu'un phénomène de nature microscopique est devenu

macroscopique : on le voyait. En même temps, ce gauchisme était à la fois un et hétérogène. Il unissait en lui trotskisme, maoïsme, situationnisme, néo-libertarisme. C'est ce dernier aspect qui animera le tout. Il y avait Cohn-Bendit, c'est le vrai symbole de mai 68. Il exprimait cette sorte de pulsion libertaire, joueuse, bavarde, d'irrespect absolu. Il était au delà du marxisme, tout en employant parfois par conformité des mots du jargon marxiste. Mais il était au centre d'un tourbillon où étaient entraînées les composantes comme le trotskisme, le maoïsme, etc...

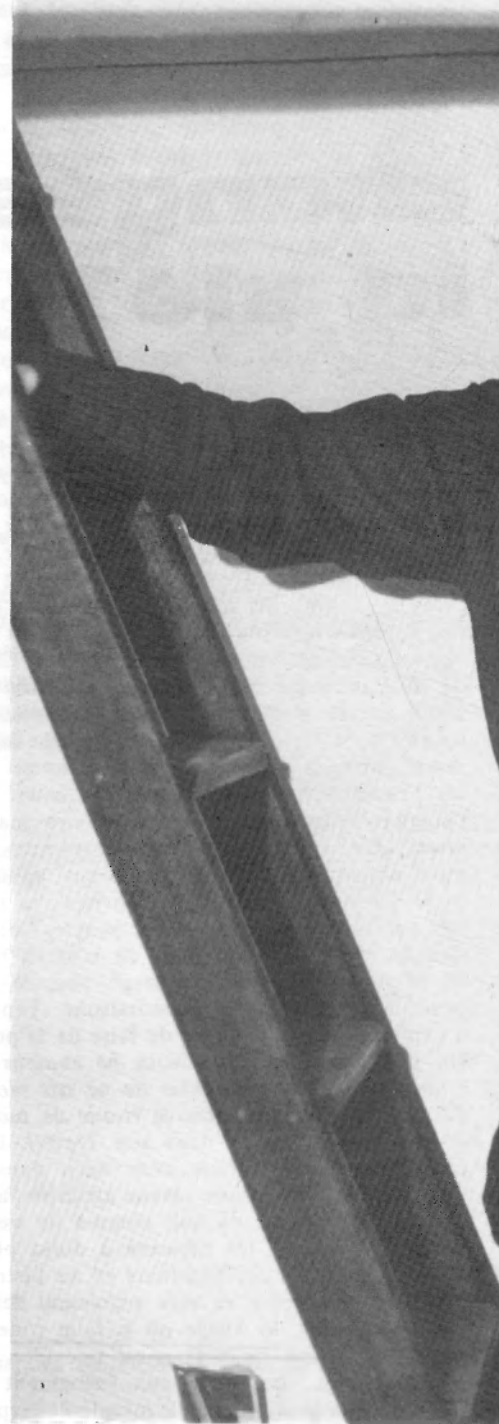
LE GAUCHISME CONTRE MAI ?

Après mai, le courant spontanéiste libertaire se dissout, subsistent les noyaux « durs », l'appareil trotskiste, le mythe mao. Ces survivants imposent à l'événement leur interprétation. Pour eux, la réussite de Mai, ce surgissement spontané inouï, devient l'échec : la dispersion finale, vu l'absence du « parti-prolétariat » ou du « contact avec les

masses ». Au lieu de s'interroger sur ce mouvement **juvénile** étudiant, lycéen, puis ouvrier, on réintroduit les concepts de classe ouvrière et de lutte de classes classiques qui masquent la nouveauté et l'originalité de Mai 68. Tout ce qui ne rentre pas dans le modèle est forcément l'erreur qui a empêché la victoire. On oublie que c'est mai 68 qui ne rentre pas dans le modèle.

Après 1968, et désormais, le gauchisme cesse d'être microscopique, on le voit dans les élections, dans les rues, dans la vie. Mais il entre en crise.

Le trotskisme se sclérose. Le maoïsme d'une part ne trouve pas les masses, d'autre part voit son mythe éclater avec les affaires Lin Piao et enfin « bande des quatre ». Le P.C. et le voit son mythe éclater avec les affaires Lin Piao et enfin « bande des quatre ». Le P.C. et le P.S. profitent de cette crise, mais le premier n'ac-s'il se gonfle, c'est hydriquement, sans pouvoir se donner une colonne vertébrale idéologique et une autonomie morale. Alors dans cette



stagnation idéologique réelle, dans le bavardage de plus en plus abstrait des partis, arrive en France le message existentiel de la « contre culture » californienne : vivre autrement, chercher la communauté, l'extase, se trouver soi, trouver les autres. Mais là aussi, les expériences sont difficiles, précaires, et la contre culture est en crise à son tour. Tout est en crise, mais la crise des uns favorise la survie des autres et tout se survit. Tout a changé mais rien n'a changé.

1968 : FIN DE LA VULTAGE SOCIO-TECHNOCRATIQUE

C'est le grand paradoxe de Mai 68. Qu'est-ce qui a changé? Lorsqu'on se reporte aux années 55-68 en France, c'était l'époque où l'on croyait marcher sur un sol assuré. Triomphait alors la vision sociologique de la société industrielle. Une vulgate socio-technocratique



nous disait que celle-ci créait nécessairement le bien être, le mieux vivre, réduisait les inégalités, supprimait faim et misère. L'U.R.S.S. lentement évoluait vers les Etats-Unis. Les Etats-Unis corrigeaient un peu leur libéralisme grâce à l'Etat-providence. Bref on allait vers une société qui allait résoudre les problèmes fondamentaux de l'humanité. L'histoire convulsive et monstrueuse était du passé, était dépassée. Les crises économiques étaient maîtrisées. C'est également un moment d'hypersimplification quant à la conception de l'homme (période structurale). En 68, le même sol est sous nos pieds, mais il sonne creux. D'abord les possédants, les officiels, les nantis, dès qu'il y a la moindre panique ont peur, ils transfèrent leurs fonds en Suisse. On sent qu'on n'a pas échappé à l'histoire, l'histoire dramatique, aléatoire. La décennie 70 sera marquée par un sentiment d'incertitude.

De nouveaux acteurs sont apparus, plus ou moins intégrés dans l'ancienne configuration, ils sont présents. L'acteur écologique. L'acteur féminin. L'acteur jeunesse, lui avait surgi dans les années soixante et c'était lui qui avait fait Mai 68. Avec eux naissent comme en Californie des thèmes culturels nouveaux. Ils se répandent soit en ondes de choc ou en ondes larges. Par exemple pour le mouvement féminin l'onde de choc se sont le M.L.F. ses slogans « à bas les mâles, à bas les phallos ». L'onde large : relisez Elle et Marie-Claire avant et après, vous vous rendez compte qu'il y a changement. Le nouveau magazine F traduit ce changement. On pourra dire que c'est récupéré. Le terme est mauvais car il annule l'ambiguïté : le nouveau entre dans l'ancien, le consolide, mais l'ancien n'est plus l'ancien. Il se produit une évolution...

Voilà quelques éléments pour comprendre Mai. Comment comprendre un accident historique? Ou bien on tend à faire un point de repère radical et l'on reporte tout à lui alors qu'on oublie que les nouvelles formes se constituent sous chrysalide dans les années précédentes. Est-ce un point de départ? d'arrivée? un sommet? C'est un sphinx. Il faut le remémorer comme un sphinx. Il ne nous dit pas quand ça va changer mais il nous révèle que les nouvelles évolutions et révolutions ne seront plus les mêmes que les anciennes. Il n'annonce pas seulement une poussée vers plus de communauté ou plus de liberté, ces deux pulsions contradictoires du mouvement révolutionnaire français qui veulent se réconcilier profondément, il marque l'idée que lorsqu'on voudra lire l'histoire future on ne pourra plus appliquer les anciens schémas. Déjà pour mai 68, celui qui veut le lire en cherchant le rôle moteur de la classe ouvrière ne le trouve pas. Les étudiants? Que dit la théorie sur eux? Aucune théorie marxiste ou « bourgeoise » ne nous éclaire. Que sont les intellectuels? Peut-on les définir par leur classe d'origine? Par leurs aspirations? Par leur déracinement? Autrement dit, mai 68 scandalise la rationalisation théorique, il appelle à voir le monde nouveau et revoir la vieille théorie.

UNE GIGANTESQUE PSYCHANALYSE SOCIALE

C'est cela que j'avais aimé. J'éprouvais un plaisir incontestable. Il n'y a pas longtemps, j'étais chez un ami médecin qui me rappelait

qu'à l'époque les cabinets médicaux étaient complètement vidés. Les gens qui avaient des ulcères, des digestions difficiles, mal aux reins... tous ces gens étaient heureux parce que le super ego brusquement était suspendu. En temps normal, on est pas seulement opprimé, on est oppressé. Soudain c'était comme une grande vacance qu'ouvrait la vacance du pouvoir. Et puis l'angoisse est revenue à Paris, avec l'accumulation des poubelles, la rarefaction de l'essence, du ravitaillement. Le discours de De Gaulle a catalysé tout cela et rétabli l'ordre ancien. A nouveau l'ulcère, la migraine, les renvois, la constipation, l'eczéma : l'ordre est rétabli. C'est un phénomène inouï de psychanalyse sociale.

Je ressentais un autre grand bonheur. Pendant mai, brusquement les discours litaniques qui m'assommaient, les uns de la sociologie officielle, les autres du marxisme althusserien, tous ceux là s'étaient tus. On ne les « entendait » plus. Je vous rappelle que je suis le seul à avoir écrit sur Mai pendant l'événement, avant qu'il se referme, et pour en montrer le caractère ouvert.

Mais, sitôt Mai terminé, les insectes nécrophages sont arrivés, sociologues, marxistes, politologues, politiciens. Ils avaient tous en commun la volonté de désintégrer l'événement en le réduisant à leurs schémas, à leur rationalisation, leur rôle a été d'anesthésier l'étonnement, la surprise c'est-à-dire l'information.

Ce dont souffre la théorie française c'est la rationalisation démentielle. Elle a peur du réel, et du réel sauvage.

LA FOLLE SAGESSE DE MAI

Je veux noter un autre aspect de l'ambivalence de mai 68. Il a été à la fois un phénomène totalement politique et un phénomène totalement ludique. Il a été un conflit violent et en même temps cette guerre a été pacifique. Il y a eu des barricades, des batailles à armes diverses, des voitures incendiées, des arbres arrachés, il y a eu le cri toujours répété et du



mai 68 : pas d'envies de meurtre.

reste intantile de C.R.S. - S.S., et pourtant, il n'y a pas eu de « provocateurs » pour à un moment donné, déclencher la tuerie. Il n'y a eu que deux morts périphériques, l'un à Flins, l'autre à Lyon, mais dans les grandes batailles parisiennes de mai, il n'y a pas eu de mort. Il ne suffit pas d'expliquer le phénomène en ramenant tout à la « sagesse » du préfet Grimaud, à l'innocence joueuse de Cohn-Bendit. Il n'y a pas eu dans ces foules formidables, excitées, une envie de meurtre qui se soit exprimée par l'arme à feu. Il y a eu une folle sagesse dans mai 68, ce qui l'a décon-

edgar morin

sidéré ensuite aux yeux de ces intellectuels pour qui le sérieux d'une révolution se mesure au sang qu'elle verse.

Or, ce qui s'est passé, c'est que les commentaires et exégèses d'après mai 68 ont occulté cette ambiguïté, cette complexité. Je peux même dire que le phénomène principal d'après mai 68 a été le gommage et le refoulement du vrai visage et du vrai message de mai 68.

Après avoir restitué mai 68 dans son étonnante réalité, Edgar Morin évoque alors sa signification eu égard à la société industrielle et à l'histoire de cette fin de siècle.

Une première compréhension de mai se fait sur le fond des révoltes étudiantes des années 67-68. C'est comme si une onde de choc traverse la planète, pas seulement dans les pays occidentaux, mais aussi dans des pays de l'est comme la Pologne, des pays du Moyen-Orient, le Brésil, le Mexique... Mais, dans tous ces pays, pour des raisons parfois opposées les révoltes sont demeurées seulement étudiantes, comme en vase clos au sein de la société. En France et en France seulement, la révolte a été non seulement étudiante, mais profondément juvénile (emportant lycéens jeunes ouvriers, jeunes prolétaires), elle a touché l'intelligentsia, elle a provoqué une grande grève générale, elle a paralysé l'Etat pendant un mois, bref, ça a été une déflagration sociale, et par ces caractères, le mai 68 français se distingue et nous pose son énigme. Qu'est-ce que mai 68 ? Non pas une révolution ratée, bien qu'il ait un message révolutionnaire du reste très ambigu, encore enfermé dans la gangue de l'ancien langage ex-révolutionnaire ; ce n'est pas tant une révolte réussie, encore qu'il y ait cet aspect, c'est une explosion sociale, qui illumine soudain en flash des abîmes jusqu'alors invisibles dans notre société, nous révèle un surgissement nouveau, et qui, comme tout flash, écrase des ombres, en crée de nouvelles. C'est une déflagration révélatrice. Et plus encore, comme nous l'avions diagnostiqué en juin 68 Castoriadis, Lefort et moi-même dans le livre de ce nom, c'est une brèche. Contrairement à ceux qui réduisaient mai 68 à l'insignifiance, contrairement à ceux qui y voyaient les trois premiers coups de la nouvelle révolution française, nous avons vu qu'une brèche irrefermable s'était ouverte dans le mur-digue de notre ordre social.

Et aujourd'hui, à dix ans de distance, cette vision peut s'éclaircir. La décennie 60 jusqu'en 68, est marquée par la problématique de la société industrielle, qui résout les problèmes fondamentaux de l'humanité dans et par le développement techno-industriel, la prédominance de ce « progressisme techno-industriel » pour résoudre toutes les misères, l'illusion que cette nouvelle société est enfin sortie de l'histoire... Idéologiquement, c'est une période d'aplatissement et de réduction : la pensée triomphante d'alors élimine l'homme, le sujet, l'incertitude, l'aléa, l'inconnu, le marxisme althusserien se proclame science et son gangstérisme idéologique occupe le poste stratégique de l'épistémologie ou contrôle du savoir.

Oui, c'est le règne de la pensée unidimensionnelle pour l'homme unidimensionnel et l'on comprend que la formule de Marcuse ait eu une telle résonance.

Après 1968, c'est l'irruption d'une nouvelle problématique ; le surgissement et la diffusion en France d'acteurs et thèmes socio-culturels nés en Californie : une aspiration libertaire à vivre sa vie, une aspiration communautaire pour recréer des « familles » d'un type nouveau, un néo-existentialisme avec des expériences dites de « drogue » ou voyages au fond de soi-même ; le mouvement néo-féminin, celui qui revendique non seulement l'égalité, mais aussi désormais la différence dans l'identité, prend son essor ; les problèmes écologiques se posent désormais à tous niveaux. Avant 68, la grande presse magazine, les journaux féminins offraient les solutions préfabriquées et marchandes au problème du bonheur. Aujourd'hui, ils posent le non-bonheur, la solitude, le vieillissement, la tragédie du malentendu entre les êtres.



Avant 68, la division parcellaire du travail, la chronométrie oppressante des horaires, la mécanique de la vie urbaine, l'ordre socio-industriel en un mot, semblaient aussi évidents que la nécessité de la chute des corps ou que la gravitation des planètes. Aujourd'hui, cela est en question, je veux dire qu'à l'ancien questionnement révolutionnaire qui croyait tout résoudre par la prise du pouvoir d'Etat qu'effectue le parti-porte-parole monopoliste du prolétariat se substitue un multiquestionnement radicalisé de l'ordre et de l'organisation de la société. Ce qui semblait absolument progressiste, la croissance industrielle, le développement scientifique, le progrès technique, l'urbanisation, la scolarisation toujours accrue, la médicalisation généralisée révèle soudain un visage de mort et réactionnaire, développant les pouvoirs fous de l'Etat technocrate, asservissant les individus, et ce qui semblait relever d'une idéologie réactionnaire, le sentiment du sol natal, les marques archaïques milléna-

res d'une culture bretonne, d'oc, corse, etc., apparaissent comme des trésors à ne pas ruiner.

LA SALUTAIRE ET NECESSAIRE INQUIETUDE...

Et plus profondément, l'inquiétude, la salutaire et nécessaire inquiétude s'est installée. Certes, elle est encore puissamment refoulée, on veut oublier que les sous-sols de notre société, de notre civilisation sont de plus en plus minés, que nos mythes sont de plus en plus mités.

Certes, apparemment il ne se passe rien, et l'hexagone semble devoir après ces élections de mars, ces idées de mars, dans la lubrifiante sérénité giscardienne... Mais comment ne pas voir que l'histoire, l'histoire convulsive et monstrueuse dont j'ai parlé tout à l'heure, est là, nous entoure, s'est déjà infiltrée dans nos sous-sols. Comment ne pas voir que l'Afrique, comme on dit, se « déstabilise » que la puissance et la fragilité de l'empire staliniste s'accroissent en même temps, que les USA vacillent toujours, que l'accroissement de la faim et de la misère du tiers-monde sont les sous-produits devenant produits principaux de notre « développement », que les foyers de guerre se rallument, que nous sommes à la merci de quelques énormes tankers de pétrole, que l'arme atomique se multiplie, se diffuse, en se miniaturisant, que l'industrie nucléaire installe les premiers fondements d'une industrie néo-concentrationnaire, fondée sur l'hypermurveillance de ses processus, donc des individus.

Alors mai 68, nous apparaît comme la date d'entre les deux eaux, le moment de passage, la Pâques, la brèche, par où s'engouffrent les thèmes culturels, les problèmes, les réalités qui couvaient, germaient de façon insensible et invisible dans la décennie précédente. Et ces problèmes ces thèmes, ces problèmes vont continuer à nous solliciter. En mai 68 un tourbillon inouï a remué la France. En mai 78, c'est le calme plat, apparemment, mais peut-être sommes nous présentement dans cet œil tranquille d'un gigantesque cyclone planétaire qui se prépare ? Nous aurons peut-être les réponses à ces questions en mai 88.

Propos recueillis par
Gérard Leclerc

ouvrages d'edgar morin

- Introduction à une politique de l'homme - Seuil - franco 13 F.
- Commune en France : la métamorphose de Plodemet - Fayard - franco 41 F.
- Mai 1968 : la brèche - Fayard - épuisé.
- Le vif du sujet - Seuil - franco 43 F.
- Journal de Californie - Seuil - franco 40 F.
- Autocritique - Seuil - franco 40 F.
- L'homme et la mort - Seuil - franco 22 F.
- Stars - Seuil - franco 13 F.
- Le paradigme perdu : la nature humaine - Seuil - franco 39 F.
- La rumeur d'Orléans - Seuil - franco 34 F.
- L'esprit du temps : Névrose - Grasset - franco 46 F.
- L'esprit du temps : Nécrose - Grasset - franco 46 F.
- La méthode : la nature de la nature - Seuil - franco 63 F.

Tous ces ouvrages sont en vente au Journal — Commandes accompagnées de leur règlement à Royaliste, C.C.P. 1810406 N Paris.

mort de la méditerranée

Des centaines d'Amoco Cadiz silencieux assassinent la plus belle mer du monde.

Les soutes de l'Amoco Cadiz n'en finissaient pas de se vider, la télévision n'en finissait pas de nous montrer les images poignantes du désastre et ici, sur les bords de la Méditerranée, c'était la splendeur du début du printemps ; bleu profond de l'eau qui n'avait jamais semblé aussi pure. Après le Torrey Canon et l'Olympic Bravery, le mauvais sort s'acharne sur les côtes bretonnes, la chance est avec la Méditerranée...

La chance ? Si la nausée, le dégoût et la colère n'empêchent pas le lecteur d'aller au bout de la lecture de « Mort de la Méditerranée » de Claude-Marie Vadrot, il verra à quel point l'illusion est trompeuse. En 250 pages frémissantes d'indignation, mais toujours bien documentées, l'auteur fait une description apocalyptique de la Méditerranée devenue un immense dépotoir d'où la vie insensiblement se retire, poubelle des 18 pays riverains qui en prennent chacun à leur aise avec ce patrimoine commun, exception faite pour l'Ile de Malte où se déroule une intéressante expérience d'écodéveloppement.

En Méditerranée, le désordre ne se mesure pas toujours du regard, même si ce dernier est heurté quelquefois par d'agressives marinas construites pieds dans l'eau, ou par d'abusifs ports de plaisance et qui participent bien évidemment à la destruction du littoral. C'est l'œil rivé au microscope ou dans les éprouvettes des chimistes que se révèle l'étendue du ravage.

UN EGOUT

Il y a dix ans, rares étaient les poissons dont la teneur en mercure atteignait 0,5 mg par kilo. Actuellement la teneur moyenne, selon la revue internationale d'océanographie médicale, oscille entre 2,61 et 2,96 mg.

Et alors apparaît le spectre de la maladie de Minamata provoquée par le mercure qui, lorsqu'il s'accumule dans l'organisme humain, par l'intermédiaire de la chaîne alimentaire, se transforme en méthylmercure qui a la triste propriété de s'attaquer au système nerveux. Or il est quasiment certain que des centaines, voire des milliers de riverains de la Méditerranée sont d'ores et déjà condamnés à une forme plus ou moins grave de cette maladie.

Les baigneurs sont guère mieux lotis que les gourmands.



Au-delà de 20000 colibacilles par litre, l'eau est classée très polluée et avec raison Claude-Marie Vadrot écrit que, passé ce seuil, « baigneurs et poissons nagent dans la merde ». Il est alors effarant d'apprendre qu'en France, malgré les dénégations officielles - commerce local oblige - le chiffre est très souvent dépassé pour atteindre - véritable record du monde partagé tristement avec Calcutta - 4 millions de colibacilles à Marseille à la sortie de l'émissaire principal. Faut-il ajouter que les colibacilles cohabitent sans problèmes avec de prospères colonies de staphylocoques et des bandes non moins vigoureuses d'autres microbes, bactéries, virus et parasites divers. On aura là, sans doute, l'expli-

cation de l'accroissement prodigieux du nombre d'hépatites virales, dermatoses et autres mycoses constatées chaque année sur les bords de la grande bleue.

LES POLLUEURS SONT TABOUS

Voilà deux exemples entre cent ou mille. Et tout le reste est à l'avenant. C'est le cas d'une politique touristique aberrante qui ne fait qu'ajouter au désordre par l'exploitation éhontée de la bande littorale. La Méditerranée a toujours souffert d'une sorte d'insuffisance biologique. Très profonde dès ses rivages, il lui manque ces plates-formes faible-

ment immergées indispensables à la reproduction et le peu qu'elle possède est systématiquement ravagé par des aménagements artificiels à rentabilité financière immédiate. C'est le cas aussi d'une politique d'implantation industrielle sauvage dans le rejet de ses déchets, non pas par manque

de techniques appropriées, mais dans le seul souci d'économie. Et du moins en France, c'est à la Sécurité sociale de payer une partie de la note !

Tout cela est connu, archi connu, par les responsables politiques des pays riverains. Il faut alors se rendre à l'évidence, les efforts entrepris sont nuls ou dérisoires et cela va de l'imprudence à la mystification. L'imprudence elle vient, par exemple, d'un ministre des Finances français qui s'appelait Giscard. Dans le but de soustraire une partie du littoral à la voracité des promoteurs, a été créé le Conservatoire de l'Espace Littoral Français qui devait être propriétaire de terrains ne pouvant être vendus, ni modifiés. Or cet organisme s'est vu refuser par le ministre des Finances de recevoir des dons et legs exonérés de droits de succession... Et c'est ainsi que le conservatoire de l'espace a déjà renoncé à agir sur la Côte d'Azur.

La mystification, on la trouve au niveau international. Des dizaines de conférences, colloques, symposiums sont organisés pour débattre de la Méditerranée, des accords des traités solennels sont signés. La presse rend compte avec empressement, oubliant simplement de signaler, par la suite, que la plupart de ces textes ne sont pas ratifiés, et tout spécialement par l'Italie, l'Espagne et la France. Le tout au nom d'un nationalisme caricatural qui n'a évidemment rien à voir avec le principe d'indépendance nationale que nous défendons à la NAF.

A défaut de pouvoir citer tout ce qui fait la richesse de ce livre, qu'il me soit permis de dire que tout militant politique, tout citoyen responsable de notre pays, devrait se faire un devoir de le lire. Son contenu est une arme supplémentaire pour notre combat.

Michel FONTAURELLE

MORT DE LA MEDITERRANEE de Claude-Marie VADROT - 250 pages col Actuels - Le Seuil - En vente au journal franco 47 F.

abonnez-vous à

ROYALISTE
BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE
Directeur politique: Bertrand Renouvin

louis XI

Un roi calomnié

Face aux stéréotypes absurdes enseignés jadis et naguère à l'école primaire l'ouvrage de Murray Kendall et l'émission de télévision qui l'a récemment prolongé nous restituent le vrai visage d'un roi dont la vie toute entière a été sous-tendue par le souci du bien commun.

On ne peut guère soutenir que le règne de Louis XI ait commencé sous des auspices favorables. En 1460, il y avait à peine sept ans que la guerre de cent ans s'était terminée. La France en sortait ruinée. Et surtout, elle laissait des séquelles dangereuses pour l'unité à peine ébauchée du royaume : à la faveur de la folie de Charles VI et de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons les détenteurs de fiefs ou d'apanages avaient renforcé leurs pouvoirs au détriment de celui de la monarchie. Ces véritables principautés (Bretagne, Bourgogne, apanage de Bourbon, Anjou, possessions du Comte d'Armagnac) avaient été de surcroît en grande partie épargnées par la guerre et leur relative prospérité contrastait avec l'état pitoyable du domaine royal. Leurs chefs pouvaient donc se permettre de traiter de puissance à puissance avec le roi Charles VII. Celui-ci pour lequel Kendall se montre injustement sévère, malgré ses efforts considérables pour reconstituer un Etat dut affronter entre autres la coalition de princes connue sous le nom de « Praguerie ». Le dauphin Louis y participa. Avant tout parce qu'il méprisait un père qu'enfant il avait connu faible, mélancolique et pusillanime, sans voir que vers 1434-1436 - l'époque où il connut Agnès Sorel - il était devenu un autre homme. Cette révolte contre le père le conduisit à chercher refuge à la cour du duc de Bourgogne. Mais aussi bien durant son exil bourguignon que durant les quelques

années où il gouverna le Dauphiné, Louis XI se pénétra de deux idées dont ensuite il ne se départit jamais plus : d'abord que la monarchie était condamnée à abaisser les princes ou à périr ; ensuite que le roi de France pourrait mener à bien la lutte contre les féodaux seulement en étant « ménager » de la peine et du sang de ses sujets.

UN RASSEMBLEUR

A cet égard, il faut s'inscrire en faux contre deux clichés répandus au XIX^e siècle depuis le roman de Walter Scott, Quentin Durward. Le premier d'entre eux représente Louis XI comme un sombre tyran assoiffé de sang. Le second en fait un cynique intégral et une sorte de monstre calculateur.

Un tyran assoiffé de sang ? Mais les célèbres « fillettes », ces cages de fer dans lesquelles - la nuit seulement - étaient enfermés les prisonniers n'ont jamais contenu que quelques prisonniers dont le célèbre cardinal La Balue qui avait trahi son maître lors de l'entrevue de Péronne avec Charles le Téméraire. Et si le Comte de Saint-Pol fut exécuté pour avoir trahi alternativement et à plusieurs reprises le roi et le duc de Bourgogne, Louis XI en règle générale préférait pardonner à ses ennemis afin de se les concilier et d'en faire ensuite ses meilleurs serviteurs.

Un machiavélien pur considérant la politique réduite à la manipulation des hommes comme

une des formes de l'art ? Il est certain que Louis XI a été « l'universelle araigne ». Et le jeu subtil d'alliances qui aboutit à coaliser contre Charles le Téméraire la Lorraine, la Suisse, les villes alsaciennes de la Basse-Union est un chef-d'œuvre d'autant plus remarquable qu'il permit au roi de France d'abattre son rival sans avoir à engager directement le royaume dans la guerre.

L'ANTI-MACHIAVEL ?

Cependant on ne saurait faire de Louis XI un pure et simple Machiavel. Tout simplement parce que le souci du royaume prima chez lui toute préoccupation. Ce souci se manifestait déjà lorsque dauphin il entraînait des milliers d'« Ecorcheurs » en Suisse afin d'éviter qu'ils ne continuassent à piller les campagnes françaises. Il se manifesta surtout lorsque devenu roi, il s'efforça et avec un succès à peu près total - d'épargner à la France, qui pensait les blessures de la guerre de cent ans, de nouvelles guerres. Mais son action ne se borna pas à ces bienfaits négatifs. Louis XI s'attacha en effet à enrichir le royaume. Par exemple en inventant l'espionnage industriel et en attirant des marchands italiens à Lyon et à Tours à la condition qu'ils dévoilent aux Français les secrets du tissage de la soie. OU en encourageant le développement du commerce maritime de façon à ce que la balance commerciale de la France devienne excédentaire. On objectera peut-être que ces mesures aboutissaient surtout à enrichir la bourgeoisie. C'est oublier qu'elles apportaient de par l'enrichissement des bourgeois des ressources fiscales au trésor royal... Celui-ci n'avait pas à prélever sur les paysans.



LE PROTECTEUR DES FAIBLES

Et par ailleurs, Louis XI a eu aussi le souci de protéger les plus faibles. Ainsi Régine Pernoud qui ne lui est pourtant guère favorable reconnaît dans son « Histoire de la bourgeoisie en France » qu'à plusieurs reprises il intervint pour abaisser dans les corporations les barrières mises par la bourgeoisie des maîtres, interdisant toute promotion sociale aux compagnons.

De plus, la politique d'affaiblissement des seigneurs qu'il poursuivit eut deux résultats non négligeables pour la paysannerie. D'abord celle-ci eut plus souvent la possibilité d'en appeler à la justice royale des décisions des tribunaux seigneuriaux. Par ailleurs les seigneurs durent consentir aux paysans des baux nettement plus longs.

Compte-tenu du fait que la France du XV^e siècle était encore immergée dans une société de pénurie, on peut dire qu'elle fut relativement heureuse sous Louis XI et que les forces qu'elle accumula alors permirent l'épanouissement qui eut lieu sous les règnes de Charles VII, Louis XII et François 1^{er}. Est-ce parce que Louis XI fut selon les mots de Kendall « Une des personnalités les plus extraordinaires de tous les temps » ? Probablement. Mais cette personnalité aurait-elle pu poursuivre, hors du cadre offert par la continuité monarchique son action ? Les luttes civiles violentes qui à la même époque déchiraient les cités italiennes en font fortement douter.

Paul MAISONBLANCHE

Paul Murray Kendall - Louis XI
Livre de Poche - En vente au journal,
franco 17 F.

la n.a.f. en mouvement



opération **yu - kong**

Au 1^{er} janvier dernier nous lançons l'opération « Yu-Kong » du nom de ce pauvre paysan d'une légende chinoise qui avait déplacé une montagne à l'aide de sa bêche et de son petit panier. Il s'agissait pour nous de faire connaître Royaliste à un public nouveau grâce à une offre exceptionnelle d'abonnement « 3 mois : 10 F ». Un matériel adapté de propagande était mis en place : affiches, autocollants, carnets à souches, et depuis trois mois chaque numéro du journal comportait le bon d'abonnement exceptionnel pour permettre aux acheteurs occasionnels de devenir des lecteurs réguliers. Et puis nous vous avons dit : à vous de jouer !

La première étape de cette opération est maintenant achevée et les résultats ont été excellents, au-delà de nos prévisions les plus optimistes. Pendant ces trois mois notre nombre d'abonnés s'est gonflé de près de 50 %, le quart de ces abonnés nouveaux provenant de lecteurs au numéro.

Il s'agit maintenant de « transformer l'essai » puisque les premiers de ces abonnements spéciaux arrivent maintenant à échéance et que nous allons solliciter leur renouvellement au tarif normal. Les contraintes financières nous interdisent en effet de pouvoir consentir plus longtemps ce tarif exceptionnel.

Pour que cette deuxième étape réussisse aussi, il nous faut encore votre participation. En effet notre action depuis le siège se bornera à une lettre de demande d'abonnement. Cela ne sera réellement efficace que si vous effectuez parallèlement des demandes personnelles auprès des bénéficiaires.

Quant à ceux de nos lecteurs qui se sont abonnés spontanément au tarif spécial il faut qu'ils sachent que Royaliste ne peut vivre et se développer que grâce aux abonnements. Ces derniers nous assurent une stabilité financière et nous permettent des prévisions budgétaires. Un journal comme le nôtre - à l'inverse des organes de presse qui vivent essentiellement de la publicité - doit, à la fois, avoir une gestion très rigoureuse et faire appel régulièrement à la générosité de ses lecteurs. **Votre abonnement nous est donc indispensable** pour poursuivre notre progression et nous comptons sur vous.

A tous ceux qui ont contribué au succès de la première partie de l'opération Yu-Kong, nous disons merci, et surtout : il faut réussir la deuxième étape...

Yvan AUMONT

JOURNEES ROYALISTES

Nous « bouclons » ce numéro quelques heures avant que ne se déroulent les « Journées Royalistes 1978 ». Il nous est donc impossible d'en parler encore. Notre prochain numéro rendra compte de cet événement important dans la vie de notre mouvement.

ADHEREZ A LA N.A.F.

Si vous partagez nos convictions, si vous désirez nous aider

plus que par votre simple abonnement, n'hésitez pas à nous écrire pour demander les conditions d'adhésion au mouvement.

CONSEIL NATIONAL

Le Conseil représentatif national de la NAF se réunira à Paris les 3 et 4 juin prochains. Composé de délégués élus par les adhérents du mouvement, le Conseil représentatif a, à la fois, pour rôle

d'informer le Comité Directeur sur l'état réel du mouvement et sur les difficultés rencontrées à l'occasion de l'application de la ligne définie antérieurement et celui de conseil politique donnant ses avis. Il appartient aux conseillers nationaux et aux adhérents de se mettre en rapport entre eux avant la réunion du C.R.N. de juin afin que celui-ci donne une image exacte du mouvement et des préoccupations de ses militants.

FETE DE JEANNE-D'ARC

Renouant avec une vieille tradition, notre ami Abel Pomarède organise une fête de Jeanne-d'Arc le dimanche 14 mai. A 10 h : messe à Pomerols (Hérault), à 13 h : banquet à Florensac avec la participation de Gustave Thibon et Pierre Boutang. Participation aux frais : 55 F - Inscriptions souhaitées avant le 10 mai auprès de M. Abel Pomarède, 34810 POMEROLS.

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (50 F), un an (90 F), de soutien (150 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, Rue des Petits-Champs, 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris



par
bertrand
renouvin

la page blanche

Dans l'attente que nous vivons, y a-t-il des événements qui peuvent nourrir notre espérance? A vrai dire, rien ne semble déterminant. Ni la crise qui secoue le Parti Communiste, ni les querelles obscures du Parti Socialiste, ni la pesante commémoration de Mai 1968 par l'industrie littéraire. Ni, bien sûr, la politique économique du professeur Barre, plus cynique que jamais. Pourtant ces faits ne sont pas dépourvus de sens. Car si nous ressentons cette période comme l'attente d'autre chose, parce que nous n'avons jamais cru aux programmes et aux partis, d'autres la vivent comme un dévoilement.

ERREURS

Beaucoup de communistes s'aperçoivent aujourd'hui que leur parti est malade de sa bureaucratie, de son idéologie, de sa pratique politique. Ainsi Jacques Frémontier, qui a adressé à Georges Marchais une terrible lettre de démission (1). « Nous nous nommes trompés », écrit l'ancien rédacteur en chef du journal Action, sur le Parti socialiste, sur la « prise du pouvoir », sur le programme commun, sur l'union de la gauche, sur la tactique comme sur la stratégie. Aussi, le P.C. a-t-il « perdu sur les deux tableaux, et les élections, et la lutte des masses... » Sans doute, Jacques Frémontier espère encore que son parti se transformera par la démocratie interne, l'autocritique et le renouveau théorique. Mais pourra-t-il con-

server longtemps ses illusions? Et combien d'autres, comme lui, ont eu, le 19 mars, la révélation de la véritable nature de l'appareil communiste?

Il ne s'agit pas de chanter victoire : cette crise, comme toutes celles qui ont secoué l'histoire du P.C., est vécue par les communistes comme un véritable drame. On ne se réjouit pas, on ne se moque pas, quand des hommes et des femmes voient s'effondrer brusquement leurs raisons d'être. Mais on peut espérer, pour eux comme pour nous, qu'ils trouveront d'autres moyens d'exprimer leur souci de justice et de liberté - loin des appareils politico-idéologiques où ils se sont fourvoyés. Combien, parmi les représentants les plus lucides de la génération de 1968, ont commencé par militer au sein de l'Union des Etudiants communistes? Et combien de nos meilleurs intellectuels ont commencé par annoncer le bréviaire marxiste-léniniste? Mais il fallut d'abord qu'un événement brutal (procès de Moscou, Budapest, Prague) les tire de leur sommeil. L'échec de la gauche a permis un nouveau réveil. Espérons l'événement qui dissipera son amertume.

De même, au Parti Socialiste, les pauvres querelles entre « barons » devraient éclairer les militants qui ont cru, après la fin de l'après-mai, que François Mitterrand réaliserait leurs aspirations premières. Comment ne verraient-ils pas aujourd'hui leur parti tel qu'il est : fondamentalement incohérent, politiquement équivoque, et d'une telle pauvreté intellectuelle...

ECHECS

Désillusions certaines à gauche. Déception probable à droite, sauf chez ceux qui profitent du système. Déjà les prix montent, le chômage augmente, et le libéralisme avancé, si on le laisse faire, va ravager notre économie. Qui dénoncera cette politique suicidaire? Vraisemblablement pas le R.P.R. : à quoi servent les « réserves » des uns et les « avertissements » des autres, s'ils ne sont suivis d'aucune sanction? Quand à la politique giscardienne, n'en parlons pas : elle n'est que rêves inconsistants, manœuvres de couloirs, ou pur et simple déshonneur. Ainsi la participation de la France à la coupe du monde de football, dans un pays de tortionnaires qui au surplus, se moquent de la France quand son gouvernement lui demande des nouvelles de ses ressortissants emprisonnés, mutilés, assassinés.

D'échecs en échecs, de trahisons en renoncements, le voile achèvera bien de se déchirer. Y a-t-il aujourd'hui beaucoup de jeunes qui croient encore aux

paroles politiciennes? Y en a-t-il beaucoup qui croient encore aux idéologies, aux mythes et aux modèles qui les berçaient depuis si longtemps? Dans la masse des livres publiés en ce moment sur Mai 1968, quelques-uns sont à retenir, qui nous disent la fin des religions politiques.

Finies les courses haletantes d'« expériences socialistes » en « révolutions prolétariennes » : tour à tour les modèles soviétiques, cubains, yougoslaves, chinois, se sont effondrés. Soljénitsine et les charniers cambodgiens ont déchiré des voiles plus opaques que ceux qui masquaient nos pauvres bureaucraties partisans. Et, comme le montre Jean-Claude Guillebaud dans un livre significatif (2) nous venons de vivre la fin de l'après-guerre, la fin du colonialisme, la fin du monde bi-polaire et des manichéismes qui en résultaient.

MENACES

Politiquement « La page est blanche » comme le dit Guillebaud. Intellectuellement aussi grâce au travail critique accompli par la jeune philosophie. Beaucoup ont voulu voir dans ce mouvement un phénomène « bien parisien » et l'exploitation commerciale de ce que d'autres avaient déjà dit. Ne s'aperçoit-on pas aujourd'hui que leur critique était fondée, que leurs doutes étaient justifiés, que leur « pessimisme » même était nécessaire? Et tant pis si certains, parmi ceux qu'on appelait l'année dernière les « nouveaux philosophes », choisissent maintenant de défendre le vieux monde « libéral » qui crévera sur son tas d'or, comme l'autre sur sa bureaucratie.

Où la page est blanche, mais qu'y écrirons-nous? Deux dangers nous menacent, qui n'en font qu'un, parce qu'ils se nourrissent l'un de l'autre, parce qu'ils se nourrissent l'un et l'autre du même nihilisme : le doux totalitarisme de la société industrielle, et le terrorisme de ceux qu'elle rend fous. Mais on ne détruira pas cette société totalitaire par de beaux discours « humanistes », pas plus qu'on ne dissuadera les terroristes en cultivant leur désespoir.

C'est dire que notre attente est inquiète, et que nous ne saurons la tromper en récitant par cœur les leçons d'autrefois. Aussi est-il urgent de beaucoup écouter et de beaucoup réfléchir, afin que nous puissions écrire, dans dix ans, l'histoire d'une vraie révolution.

Bertrand RENOUVIN

(1) Le Monde - 21 avril.

(2) Les Années orphelines (Seuil)